

La culture du redoublement affecte la réussite à l'université

► La culture du redoublement en Belgique francophone est délétère pour les jeunes.

► Une étude démontre aujourd'hui combien ses impacts dépassent le secondaire pour s'inviter à l'université.

On sait – ou on devrait savoir – combien les politiques de redoublement sont nuisibles pour le moral des élèves de secondaire. On sait – ou on devrait savoir – combien elles affectent durablement leur confiance en eux.

Ce qu'on ne savait pas, par contre – même si on le subodorait –, c'est l'ampleur des dégâts collatéraux dans l'enseignement supérieur. Ces dégâts collatéraux sont au cœur d'une étude (1) menée par le professeur Jean-Paul Lambert, recteur honoraire de l'université Saint-Louis à Bruxelles, et spécialiste des systèmes d'enseignement supérieur. Pour la première fois, il met au jour des liens étroits entre l'intensité des pratiques de redoublement dans l'obligatoire et les chances de réussite à l'université.

Il faut, avant toute chose, se (re) plonger dans les politiques de stratification de l'enseignement obligatoire en Fédération Wallonie-Bruxelles. A la lumière des données collectées lors des enquêtes Pisa, on cerne mieux comment s'organisent la relégation (on parle de stratification horizontale) et l'obligation de recommencer une année (on parle de stratification verticale). On sait que, dès l'âge de 14 ans, le passage du général vers des études plus pratiques a rarement l'allure d'un choix personnel clairement assumé. Certes, des pays s'y prennent bien plus tôt, mais, souligne le professeur Lambert, « un certain nombre de nations ont une approche radicalement différente, par laquelle tous

les élèves poursuivent leur scolarité au sein d'un même programme ».

61 % de doubleurs

Alors que cette politique de relégation est souvent présentée aux jeunes comme une solution au redoublement, la Fédération Wallonie-Bruxelles s'impose comme la championne en la matière : en moyenne, dans les pays de l'OCDE, le retard scolaire à 15 ans est de 11 %. Dans certains pays, il est égal à zéro (Norvège, Japon) ou proche de zéro (pays scandinaves, Royaume-Uni). Vient ensuite un contingent de « gros » redoubleurs

avec environ un élève sur cinq en retard : Allemagne, Suisse, Pays-Bas, France et Communauté flamande. Dans ce tableau, alors que le Portugal et l'Espagne se distinguent en laissant sur le banc 31 % de leurs jeunes de 15 ans, la Fédération Wallonie-Bruxelles figure sur la première marche de ce peu glorieux podium avec... 46 % d'élèves en retard. Ces données étaient connues. Les suivantes le sont moins. En cinquième secondaire, la note s'alourdit encore : à ce moment de la scolarité, ce sont près de deux élèves sur trois (61 % exactement, en hausse constante depuis les années 2000) qui présentent une ou plusieurs années de surplace. Or, rappelle le professeur Lambert, « la croyance dans les vertus du redoublement est non seulement infondée mais elle produit des résultats désastreux ».

Durablement ? Se pourrait-il que les politiques de stratification du secondaire aient des effets au-delà de ce seul niveau d'enseignement ? Pour tenter de répondre à la question, Jean-Paul Lambert a compilé des séries longues de données statistiques sur la réussite des étudiants de première génération à l'université (qui arrivent en première bac). D'une année à l'autre – à de rares exceptions près –, le taux de réussite évolue entre 37 et 43 %. Dit autrement : entre 63 et 57 % des jeunes qui mettent pour la première fois les pieds à l'université ne parviennent pas à transformer l'es-

sai en réussite. En tête des facteurs les plus discriminants à ce propos figure le retard scolaire : un étudiant qui se présente à « l'heure » à l'université (sans avoir jamais redoublé précédemment) a une chance sur deux de passer en deuxième sans encombre (50 % de réussite). Par contre, l'étudiant qui se présente en retard voit ses chances réduites de moitié (25 %).

Parallélisme évident

Il ne restait plus au professeur Lambert, pour finir sa démonstration, qu'à mettre en relation un demi-siècle de pratiques de redoublement avec un demi-siècle de réussite à l'université (voir infographie ci-dessous). Le constat est limpide : il existe un parallélisme – presque parfait – entre les deux courbes : à l'exception de la fin des années 70 marquée par des taux de réussite « anormalement » élevés, chaque épisode de réduction – ou de redressement – de la proportion des étudiants de première génération « à l'heure » entraîne une évolution analogue du taux de réussite global de ces étudiants. « De plus, ajoute le professeur, des statistiques analogues liées à l'enseignement en haute école permettent de vérifier que ces constats établis pour l'université sont totalement transposables à l'ensemble de l'enseignement supérieur. »

Il coupe au passage les ailes à un canard : « Alors qu'il est courant de penser que le secondaire nous envoie des étudiants moins bien préparés que par le passé, la baisse enregistrée des taux de réussite depuis 10 ans peut être directement corrélée à l'intensification des politiques de redoublement. Je ne suis pas pédagogue, mais il est évident que ce sont ces politiques qui abîment durablement et profondément la confiance de l'élève dans ses propres capacités ». Jusque dans l'enseignement supérieur. ■

ERIC BURGRAFF

(1) « Culture du redoublement dans l'enseignement obligatoire : dégâts collatéraux dans l'enseignement supérieur », <http://centres.fusi.ac.be/CEREC>

L'EFFET DES FILIÈRES...

A l'exception d'une petite minorité d'élèves qui fait le choix réfléchi et délibéré d'un enseignement qualifiant soutenant un projet de vie, l'école secondaire francophone est spécialiste de la relégation en cascade. Pire, les différentes formes de qualifiant servent parfois de solution au redoublement. Au final pourtant, les deux phénomènes se renforcent : « Dans les périodes où la pratique du redoublement s'exacerbe dans le secondaire, le nombre d'élèves se voyant progressivement relégués dans les filières techniques (de transition ou de qualification) et professionnelles augmente, au détriment de la population du secondaire général », dit le professeur Jean-Paul Lambert.

Or, ces modifications dans la composition du public secondaire rejaillissent sur l'université. Si ceux qui la fréquentent sont, dans leur immense majorité (en moyenne 93 %), issus du secondaire général, leur proportion peut varier dans le temps. Ainsi, entre les années 2004 et 2012, marquées par une forte exacerbation du redoublement et des relégations, la part des étudiants universitaires issus des filières de qualification s'est renforcée. « Sachant que les taux de réussite des étudiants universitaires issus du secondaire général dépassent les 40 % tandis que celui des étudiants issus des filières techniques ou professionnelles est de l'ordre des 10 %, quand la composition du public des étudiants universitaires se modifie au détriment de la part d'étudiants issus du secondaire général, le taux de réussite global des étudiants de première génération se dégrade. » Dit autrement, en encourageant le maintien des jeunes dans la filière dont la vocation est de préparer au supérieur, on doperait leurs chances ultérieures de réussite.

E.B.

ET DES OPTIONS

Pour le professeur Lambert, la culture du redoublement produit aussi d'autres effets au travers des choix d'options dans le secondaire général. Certaines options de base, comme "mathématiques fortes" (6 heures ou plus) ou "langues anciennes", réputées plus exigeantes que d'autres, attirent presque naturellement des élèves dits plus performants. « Or, dans les périodes où la pratique du redoublement s'exacerbe, une proportion plus élevée des élèves du secondaire général se "résigne" à choisir la "sécurité" en désertant les options de base réputées "difficiles" pour d'autres options réputées "moins risquées" », constate, en prenant appui sur la littérature spécialisée, l'ancien recteur de Saint-Louis. « Ce faisant, ils évitent peut-être le redoublement dans le secondaire mais n'échappent pas à un risque accru à l'entrée de l'université. » De nombreux travaux scientifiques convergent, en effet, pour expliquer combien le taux de réussite des étudiants universitaires issus du secondaire général est considérablement plus élevé pour les jeunes ayant fréquenté les options réputées "exigeantes" (taux moyen de réussite supérieur à 50 %) que pour les étudiants n'ayant pas suivi ces options (taux moyen de réussite autour de 30 %). « Et donc, quand, dans les périodes d'exacerbation de la pratique du redoublement dans le secondaire, la part des étudiants de 1^{re} génération ayant suivi des options réputées "exigeantes" se contracte, cette modification du "profil" moyen des étudiants entraîne inéluctablement une réduction du taux global de réussite des étudiants de 1^{re} génération. »

E.B.

Taux de réussite des étudiants universitaires

l'expert « Une telle politique n'est-elle pas suicidaire ? »

Ancien recteur de l'université Saint-Louis Bruxelles, le professeur Jean-Paul Lambert est actif dans ses domaines de recherches de prédilection : le fonctionnement des systèmes d'enseignement.

Est-il possible que les taux de redoublement soient liés aux capacités intrinsèques de certaines générations d'élèves ?

Ce n'est en aucune manière envisageable ! Qui oserait affirmer que les jeunes des années 90 - marquées par une modération dans les pratiques de redoublement - bénéfici-

ciaient d'un Q.I. plus développé que ceux qui les ont suivis ou précédés ? Ça n'a aucun sens. L'évolution des taux de redoublement est intimement liée aux pratiques en place, à la capacité des acteurs de l'école à donner confiance, à accompagner le jeune en difficulté, à le rassurer sur ses capacités.

Suffirait-il alors d'interdire le redoublement pour faire exploser la réussite dans le supérieur ?

Ça n'aurait aucun sens. Par contre, je suggère que l'on se fixe un véritable objectif de modération. Pourquoi ne pas tenter de s'aligner sur les pratiques de la Flandre ? On y redouble deux fois moins que chez nous. Ce serait une bonne voie à suivre pour essayer de doper les taux de réussite à l'université. Aujourd'hui, dans le Pacte d'excellence, tous les enjeux sont sur le tronc commun mais... il faudra 15 ans pour en tirer les pleins effets bénéfiques. A l'instar de ce que recommandaient les premiers travaux du Pacte, il faut être plus volontariste sur ce su-

jet. Sans quoi, on va sacrifier une génération entière et, partant, notre potentiel de développement.

Notre « potentiel de développement » ?

Entre 2010 et 2015, le taux de diplômés du supérieur chez les 25-34 ans s'est réduit de l'ordre de 2 à 3 %. Ce qui signifie concrètement que 15.000 jeunes ont été privés d'un tel diplôme. Et ceci par les seuls effets de l'exacerbation de la culture du redoublement dans le secondaire. Une telle politique - unique dans l'OCDE - n'est-elle pas "suicidaire" lorsqu'on sait que les multiples défis que nos sociétés devront affronter requièrent une élé-

tion du niveau de qualification des nouvelles générations ? ■

Propos recueillis par
E.B.